

Jean Soury

Jean Soury fait partie de ces personnes qui ont connu la guerre dès leur naissance. C'est lors de la Seconde Guerre mondiale, à l'âge de 15 ans, que Jean s'engage dans la Résistance pour libérer son pays du nazisme. Aujourd'hui, à 93 ans, il reçoit la légion d'honneur pour son courage. Rencontre avec cet acteur discret de l'Histoire.

Jean Soury, une âme de résistant

Samedi 10 octobre 2020 est une date importante pour Jean Soury. C'est le jour où il a reçu sa légion d'honneur, à titre militaire, pour son combat mené en tant que Résistant lors de la Seconde Guerre mondiale. « J'ai été surpris lorsqu'on m'a informé que j'allais recevoir cette distinction. C'est un honneur d'avoir cette reconnaissance-là. J'ai une pensée à tous mes copains de la Résistance, ainsi qu'à mon épouse, qui aurait été fière de moi. »

Jean est né en 1927 en Charentes et a grandi en Haute-Vienne. « Ma génération a baigné dans le milieu de la guerre. Petits, on nous transmettait l'histoire de la Première Guerre mondiale à l'oral. On entendait toujours parler de l'avant et l'après 14. Ensuite, nous avons été confrontés à notre tour à la guerre. Dans mon village, nous avons accueilli des réfugiés espagnols lors de la guerre civile. Puis la Seconde Guerre mondiale est arrivée » se rappelle-t-il.

Lorsque la guerre a débuté, Jean n'avait que 12 ans. Il se souvient de cette période comme si c'était hier : l'appel des hommes pour défendre le pays en 1939, la France divisée en deux zones (libre et occupée), les réfugiés alsaciens et lorrains, l'entrée de son père dans la Résistance en 1941. « Ces choses-là ne s'oublient pas. »

C'est en 1942, à 15 ans, que Jean entre dans la Résistance. « Ma première mission a consisté à aider mon père à cacher une arme à notre domicile. Quelqu'un l'avait dénoncé, les policiers allaient débarquer, nous devions faire vite. Puis je suis devenu agent de liaison, faire passer des messages, distribuer des tracts et journaux clandestins, récupérer et camoufler des armes. »

À cette époque, il faut se méfier de tout le monde. « Nous ne pouvions faire confiance à personne, sauf à soi-même. Aujourd'hui, nous pouvons dire tout haut ce que nous pensons. Ce n'était pas le cas pendant la



Jean Soury (à droite) décoré de la légion d'honneur à titre militaire par Jacques Marsaud

guerre. Il fallait penser comme le régime pour ne pas se faire repérer » souligne-t-il.

En 1944, les maquis commencent à s'organiser, Jean et son père s'engagent dans la Résistance armée. « C'était notre guerre à nous. Nos seuls moyens d'actions étaient des embuscades. Nous détruisions des ponts et des voies de chemins de fer par exemple. Tout était calculé et mûrement réfléchi. L'objectif était de ne pas toucher les civils. »

Durant la guerre, l'état-major allemand cherchait à s'infiltrer dans les organisations résistantes et à pénétrer dans les maquis. « Nous devons toujours être très vigilants, garder nos armes en permanence sur nous. Personne ne connaissait notre véritable identité. Mon nom de guerre c'était « le Broussailleur ». Nous n'avions pas peur de la mort mes camarades et moi. Notre pire cauchemar c'était d'être prisonnier et torturé. Si nous étions pris, notre but était de tenir 24h sans parler pour laisser à notre groupe le temps de partir du camp. Sinon nous avions une grenade sur nous qui nous permettait de mettre fin au calvaire avant qu'il ne soit trop tard. »

Le massacre d'Oradour-sur-Glane

Parole « Nous ne pouvions faire confiance à personne, sauf à soi-même. Aujourd'hui nous pouvons dire tout haut ce que nous pensons. Ce n'était pas le cas pendant la guerre. Il fallait penser comme le régime pour ne pas se faire repérer. »

fait également partie de l'histoire de Jean puisqu'il est l'un des premiers Résistants à arriver sur les lieux du carnage. « J'étais l'un des éclaireurs de la mission. Il y avait un silence de mort, un sentiment difficile à décrire. Nous avons entendu les Allemands revenir, nous sommes donc partis sans comprendre que les habitants avaient été tués dans l'église, dans les granges et d'autres lieux. Nous l'avons appris à notre retour de mission. On ne pensait pas que l'armée allemande serait capable d'une telle cruauté. »

À la fin de la guerre, Jean participe à la reconstruction du village, en tant que plâtrier. C'est là-bas qu'il rencontre sa femme. Puis son chemin l'amène à Saint-Pierre-des-Corps, où il devient professeur dans le bâtiment.

Aujourd'hui, président de l'ANACR, l'Association nationale des anciens combattants et ami(e)s de la Résistance, il transmet son histoire aux plus jeunes, notamment dans les collèges et lycées, « pour qu'ils puissent comprendre ce que nous avons vécu, expliquer ce qu'est le fascisme et surtout pour ne pas oublier ces « combattants de l'ombre » qui se sont battus il y a plus de 80 ans pour libérer la France. » Merci, Jean !